

Alice Zeniter
L'Art de perdre



Flammarion

rentrée littéraire

L'Art de perdre

Alice
Zeniter



L'Algérie dont est originaire sa famille n'a longtemps été pour Naïma qu'une toile de fond sans grand intérêt. Pourtant, dans une société française traversée par les questions identitaires, tout semble vouloir la renvoyer à ses origines. Mais quel lien pourrait-elle avoir avec une histoire familiale qui jamais ne lui a été racontée ?

Son grand-père Ali, un montagnard kabyle, est mort avant qu'elle ait pu lui demander pourquoi l'Histoire avait fait de lui un « harki ». Yema, sa grand-mère, pourrait peut-être répondre mais pas dans une langue que Naïma comprend. Quant à Hamid, son père, arrivé en France à l'été 1962 dans les camps de transit hâtivement mis en place, il ne parle plus de l'Algérie de son enfance. Comment faire ressurgir un pays du silence ?

Dans une fresque romanesque puissante et audacieuse, Alice Zeniter raconte le destin, entre la France et l'Algérie, des générations successives d'une famille prisonnière d'un passé tenace. Mais ce livre est aussi un grand roman sur la liberté d'être soi, au-delà des héritages et des injonctions intimes ou sociales.

Alice Zeniter est née en 1986. Elle a publié quatre romans, dont Sombre dimanche (Albin Michel, 2013) qui a reçu le prix du Livre Inter, le prix des lecteurs de l'Express et le prix de la Closerie des Lilas et Juste avant l'oubli (Flammarion, 2015), prix Renaudot des lycéens. Elle est dramaturge et metteuse en scène.

Flammarion

L'Art de perdre

Du même auteur

Jusque dans nos bras, Albin Michel, 2010 ; Le Livre de poche, 2011.

Sombre dimanche, Albin Michel, 2013 ; Le Livre de poche, 2015.

Juste avant l'oubli, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.

De qui aurais-je crainte ? (photographies de Raphaël Neal), Le Bec en l'air, 2015.

Un ours, of course : un conte musical (illustrations de Julie Colombet), Actes Sud junior, 2015.

Alice Zeniter

L'Art de perdre

roman

Flammarion

Pour le poème p. 496 :
Elizabeth Bishop, *Geography III*, 1977
© Circé, 1991, traduction d'Alix Cléo-Roubaud,
Linda Orr et Claude Mouchard

© Flammarion/Albin Michel, 2017
ISBN 978-2-0813-9553-4

Prologue

Depuis quelques années, Naïma expérimente un nouveau type de détresse : celui qui vient désormais de façon systématique avec les gueules de bois. Il ne s'agit pas simplement d'un mal de crâne, d'une bouche pâteuse ou d'un ventre tordu et inopérant. Lorsqu'elle ouvre les yeux après une soirée trop arrosée (elle a dû les espacer davantage, elle ne pouvait pas supporter qu'il s'agisse d'une misère hebdomadaire, encore moins bihebdomadaire), la première phrase qui lui vient à l'esprit est :

Je ne vais pas y arriver.

Pendant quelque temps, elle s'est demandé à quoi se rapportait cet échec certain. La phrase pouvait évoquer son incapacité à supporter la honte que lui procure chaque fois son comportement de la veille (tu parles trop fort, tu inventes des histoires, tu recherches systématiquement l'attention, tu es vulgaire), ou le regret d'avoir tant bu et de ne pas savoir s'arrêter (c'est toi qui as crié : « Allez, là, oh, on ne va pas rentrer se coucher comme ça ! »). La phrase pouvait aussi se rattacher au mal-être physique qui la broie... Et puis elle a compris.

Pendant les journées de gueule de bois, elle touche du doigt l'extrême difficulté que représente être vivant et que la volonté réussit d'ordinaire à masquer.

Je ne vais pas y arriver.

Globalement. À me lever chaque matin. À manger trois fois par jour. À aimer. À ne plus aimer. À me broser les cheveux. À penser. À bouger. À respirer. À rire.

Il arrive qu'elle ne puisse pas le cacher et que l'aveu lui échappe lorsqu'elle entre dans la galerie.

— Comment tu te sens ?

— Je ne vais pas y arriver.

Kamel et Élise rient ou haussent les épaules. Ils ne comprennent pas. Naïma les regarde évoluer dans la salle d'exposition avec une gestuelle à peine ralentie par les excès de la veille, épargnés par cette révélation qui l'écrase : la vie quotidienne est une discipline de haut niveau et elle vient de se disqualifier.

Comme elle n'arrive à rien, il faut que les journées de gueule de bois soient vides de tout. Des bonnes choses qui ne pourraient que s'y gâcher et des mauvaises qui ne rencontreraient aucune résistance et détruiraient tout à l'intérieur.

La seule chose que les journées de gueule de bois tolèrent, ce sont des assiettes de pâtes avec un peu de beurre et de sel : des quantités rassurantes et un goût neutre, presque inexistant. Et puis des séries télé. Les critiques ont beaucoup dit ces dernières années que l'on avait assisté à une mutation extraordinaire. Que la série télé s'était hissée au rang d'œuvre d'art. Que c'était fabuleux.

Peut-être. Mais on n'ôtera pas de l'esprit de Naïma que la vraie raison d'être des séries télé, ce sont les dimanches de gueule de bois qu'il faut parvenir à remplir sans sortir de chez soi.

Le lendemain, c'est chaque fois un miracle. Quand le courage de vivre revient. L'impression de pouvoir accomplir

quelque chose. C'est comme renaître. C'est probablement parce que les lendemains existent qu'elle boit encore.

Il y a les lendemains de cuite – l'abîme.

Et les lendemains de lendemain – la joie.

L'alternance des deux produit une fragilité sans cesse combattue dans laquelle est pétrie la vie de Naïma.

Ce matin-là, elle attend le matin suivant, comme d'habitude et comme la chèvre de Monsieur Seguin attend le lever du soleil.

De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair et elle se disait : « Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube... »

Et puis, alors que ses yeux éteints se perdent dans le noir du café où se reflète le plafonnier, il se glisse une seconde pensée à côté de l'usuelle pensée parasitaire et violente (« je ne vais pas y arriver »). C'est une déchirure en quelque sorte perpendiculaire à la première.

D'abord, la pensée passe si vite que Naïma ne parvient pas à l'identifier. Mais par la suite, elle commence à distinguer les mots plus clairement :

« ... sait ce que font vos filles dans les grandes villes... »

D'où vient cette bribe de phrase qui lui traverse la tête en une série d'allers-retours ?

Elle part travailler. Au fil de la journée, d'autres mots s'agglomèrent autour du fragment initial.

« portent des pantalons »

« boivent de l'alcool »

« se conduisent comme des putes »

« Vous croyez qu'elles font quoi quand elles disent qu'elles font des études ? »

Et alors que Naïma cherche désespérément quel est son lien avec cette scène (était-elle présente quand ce discours a été tenu ? L'a-t-elle entendu à la télévision ?), tout ce qu'elle réussit

à faire affleurer à la surface de sa mémoire grippée, c'est le visage furieux de son père Hamid, sourcils froncés, lèvres pincées pour ne pas hurler.

« Vos filles qui portent des pantalons »

« se conduisent comme des putes »

« elles ont oublié d'où elles viennent »

Le visage de Hamid, pris dans un masque de colère, se superpose aux photographies d'un artiste suédois accrochées dans la galerie tout autour de Naïma et chaque fois qu'elle tourne la tête, elle le voit, flottant à mi-hauteur du mur blanc sur les verres sans reflets qui abritent les œuvres.

— C'est Mohamed qui a dit ça au mariage de Fatiha, lui apprend sa sœur au téléphone le soir même. Tu ne te souviens pas ?

— Et il parlait de nous ?

— De toi, non. Tu étais trop petite, tu devais encore être au collège. Il parlait de moi et des cousines. Le plus drôle...

Myriem se met à rire et le son de ses gloussements se mêle aux grésillements étranges de l'appel longue distance.

— Quoi ?

— Le plus drôle, c'est qu'il était complètement bourré quand il a voulu nous donner à toutes une grande leçon de morale musulmane. Tu ne te souviens vraiment de rien ?

Quand Naïma gratte sa mémoire avec patience et acharnement, elle en déterre de petits morceaux d'images : la robe blanche et rose de Fatiha, en tissu synthétique brillant, le barnum pour le vin d'honneur dans le jardin de la salle des fêtes, le portrait du président Mitterrand dans la mairie (il est trop vieux pour ça, avait-elle pensé), les paroles de chanson de Michel Delpech sur le Loir-et-Cher, le visage empourpré de sa mère (Clarisse rougit par les sourcils, ça a toujours amusé ses enfants), celui douloureusement contracté de son père et puis les propos de Mohamed – elle le revoit maintenant, titubant

au milieu des invités en plein après-midi, dans un costume beige qui le vieillissait.

Qu'est-ce que vous croyez qu'elles font vos filles dans les grandes villes ? Elles disent qu'elles partent pour leurs études. Mais regardez-les : elles portent des pantalons, elles fument, elles boivent, elles se conduisent comme des putes. Elles ont oublié d'où elles viennent.

Cela fait des années qu'elle n'a pas vu Mohamed à un repas de famille. Elle n'avait jamais fait le lien entre l'absence de son oncle et cette scène qui ressurgit dans sa mémoire. Elle avait simplement pensé qu'il avait enfin commencé sa vie d'adulte. Il était longtemps resté dans l'appartement de ses parents, silhouette tardivement adolescente avec ses casquettes, ses vestes de survêtement fluo et son chômage désabusé. La mort d'Ali, son père, lui avait donné une excellente raison de s'attarder encore. Sa mère et ses sœurs l'appelaient par la première syllabe de son prénom, étirée à l'infini, d'une pièce à l'autre de l'appartement ou bien par la fenêtre de la cuisine quand il traînait sur les bancs du terrain de jeu :

— Mooooooooo !

Naïma se souvient que lorsqu'elle était petite, il venait de temps en temps passer le week-end chez eux.

— Il a des peines de cœur, expliquait Clarisse à ses filles avec la compassion quasiment médicale de ceux qui vivent une histoire d'amour si longue et si paisible qu'elle paraît avoir effacé jusqu'aux souvenirs mêmes des peines de cœur.

Dans sa tenue bariolée et ses baskets montantes, Mo paraissait toujours un peu ridicule à Naïma et ses sœurs lorsqu'il marchait dans le grand jardin de leurs parents ou s'asseyait sous la tonnelle avec son frère aîné. Maintenant qu'elle y repense – incapable de savoir ce qu'elle invente sur le moment

pour pallier les souvenirs érodés et ce qu'elle a inventé à l'époque pour se venger d'être tenue à l'écart des discussions d'adultes – il était malheureux pour bien d'autres raisons que ses histoires d'amour. Elle croit l'entendre parler de sa jeunesse ratée, ponctuée de canettes de bière dans les cages d'escalier et de petits deals de shit. Elle croit l'entendre dire qu'il n'aurait jamais dû arrêter le lycée, à moins que ce ne soit Hamid ou Clarisse qui se permette un jugement rétrospectif. Il dit aussi à son frère que la cité, dans les années 80, n'avait plus rien à voir avec celle que Hamid avait connue et qu'on ne peut pas lui en vouloir de ne pas avoir cru à des débouchés. Elle croit l'avoir vu pleurer, sous les fleurs sombres de la clématite, pendant que Hamid et Clarisse murmuraient des paroles apaisantes, mais elle n'est sûre de rien. Il y a des années qu'elle n'a pas pensé à Mohamed (il lui arrive souvent de faire la liste silencieuse de ses oncles et tantes, uniquement pour vérifier qu'elle n'en oublie pas et il lui arrive parfois d'en oublier, ce qui la désole). Autant qu'elle se souvienne, il a toujours été triste. À quel moment a-t-il décidé que sa détresse avait la taille d'un pays manquant et d'une religion perdue ?

Les mots de l'oncle fluo tournent dans sa tête comme la petite musique pénible d'un manège installé juste sous ses fenêtres.

Est-ce qu'elle a *oublié d'où elle vient* ?

Quand Mohamed dit ces mots, il parle de l'Algérie. Il en veut aux sœurs de Naïma et à leurs cousines d'avoir oublié un pays qu'elles n'ont jamais connu. Et lui non plus, d'ailleurs, puisqu'il est né dans la cité du Pont-Féron. Qu'est-ce qu'il y a à oublier ?

Bien sûr, si j'écrivais l'histoire de Naïma, ça ne commencerait pas par l'Algérie. Elle naît en Normandie. C'est de ça qu'il faudrait parler. Des quatre filles de Hamid et Clarisse qui

jouent dans le jardin. Des rues d'Alençon. Des vacances dans le Cotentin.

Pourtant, si l'on croit Naïma, l'Algérie a toujours été là, quelque part. C'était une somme de composantes : son prénom, sa peau brune, ses cheveux noirs, les dimanches chez Yema. Ça, c'est une Algérie qu'elle n'a jamais pu oublier puisqu'elle la portait en elle et sur son visage. Si quelqu'un lui disait que ce dont elle parle n'est en rien l'Algérie, que ce sont des marqueurs d'une immigration maghrébine en France dont elle représente la seconde génération (comme si on n'arrêtait jamais d'immigrer, comme si elle était elle-même en mouvement), mais que l'Algérie est par ailleurs un pays réel, physiquement existant, de l'autre côté de la Méditerranée, Naïma s'arrêterait peut-être un moment et puis elle reconnaîtrait que oui, c'est vrai, l'*autre* Algérie, le pays, n'a commencé à exister pour elle que bien plus tard, l'année de ses vingt-neuf ans.

Il faudra le voyage pour ça. Il faudra voir Alger apparaître depuis le pont du ferry pour que le pays ressurgisse du silence qui l'avait masqué mieux que le brouillard le plus épais.

C'est long de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie. Sa superficie est de 2 381 741 kilomètres carrés, ce qui en fait le dixième plus grand pays du monde, le premier sur le continent africain et dans le monde arabe ; 80 % de cette surface est occupée par le Sahara. Cela, Naïma le sait par Wikipédia, pas par les récits familiaux, pas pour avoir arpenté le sol. Quand on est réduit à chercher sur Wikipédia des renseignements sur un pays dont on est censé être originaire, c'est peut-être qu'il y a un problème. Peut-être que Mohamed a raison. Alors ça ne commence pas par l'Algérie.

Ou plutôt si, mais ça ne commence pas par Naïma.

Partie 1 :

L'ALGÉRIE DE PAPA

« Il en résulta un bouleversement total auquel l'ordre ancien ne put survivre qu'émietté, exténué et de manière anachronique. »

Abdelmalek Sayad, *La double absence*.

« L'Algérie de Papa est morte. »

Charles de Gaulle

Sous prétexte d'un coup d'éventail que le dey d'Alger donna au consul de France dans un moment de colère – à moins qu'il ne se fût agi d'un chasse-mouche, les versions divergent – la conquête de l'Algérie par l'armée française commence en 1830, au début de l'été, dans une chaleur écrasante qui ne fera que croître. Si l'on accepte qu'il s'agissait d'un chasse-mouche, il faut, en se représentant la scène, ajouter au soleil de plomb les vrombissements des insectes d'un noir bleuté tournant autour des visages des soldats. Si l'on penche pour l'éventail, il faut se dire que l'image orientalisée, cruelle et efféminée du dey qui s'y dessine n'est peut-être que la piètre justification d'une vaste entreprise militaire – comme l'est le coup porté à la tête d'un consul, quel que soit l'instrument utilisé. Parmi les différents prétextes à la déclaration d'une guerre, j'avoue qu'il se dégage toutefois de celui-ci une certaine poésie qui me charme – surtout dans la version de l'éventail.

La conquête connaît plusieurs étapes parce qu'elle nécessite des batailles contre plusieurs *algéries*, celle du régent d'Alger tout d'abord, celle de l'émir Abd el-Kader, celle de la Kabylie et enfin, un demi-siècle plus tard, celle du Sahara, des Territoires du Sud comme on les appelle en métropole et ce nom est à la fois mystérieux et banal. De ces algéries multiples, les Français font des départements français. Ils les annexent. Ils les

rattachent. Ils savent déjà ce qu'est une histoire nationale, une histoire officielle, c'est-à-dire une vaste panse dans laquelle peuvent être incorporés de larges pans de terre pour peu que ceux-ci acceptent qu'on leur attribue une date de naissance. Lorsque les nouveaux venus s'agitent à l'intérieur de la grande panse, l'Histoire de France ne s'inquiète pas plus que l'homme qui entend son ventre gargouiller. Elle sait que le processus de digestion peut prendre du temps. L'Histoire de France marche toujours au côté de l'armée française. Elles vont ensemble. L'Histoire est Don Quichotte et ses rêves de grandeur ; l'armée est Sancho Pança qui trotte à ses côtés pour s'occuper des sales besognes.

L'Algérie, à l'été 1830, est clanique. Elle a *des* histoires. Or, quand l'Histoire se met au pluriel, elle commence à flirter avec le conte et la légende. La résistance d'Abd el-Kader et de sa smala, bourgade ambulante qui paraît flotter sur le désert, résistance de sabres, de burnous et de chevaux semble tout droit tirée des *Mille et Une Nuits* quand on la regarde depuis la métropole. C'est charmant d'exotisme, ne peuvent s'empêcher de murmurer quelques Parisiennes en repliant leur journal. Et dans le « charmant », il faut bien sûr entendre que ce n'est pas *sérieux*. L'Histoire plurielle de l'Algérie n'a pas le poids de l'Histoire officielle, celle qui unifie. Alors les livres des Français avalent l'Algérie et ses contes et ils les transforment en quelques pages de leur Histoire à eux, celle qui paraît être un mouvement précis, tendu entre les jalons de dates apprises par cœur dans lesquelles le progrès soudain s'incarne, se cristallise et irradie. Le centenaire de la colonisation, en 1930, est une cérémonie de l'avalement au cours de laquelle les Arabes sont de simples figurants, décoratifs comme des colonnades d'un autre âge, comme des ruines romaines ou une plantation d'arbres exotiques et anciens.

Déjà, pourtant, des voix s'élèvent de part et d'autre de la Méditerranée pour que l'Algérie ne soit pas que le chapitre

d'un livre qu'elle n'a pas eu le droit d'écrire. Pour le moment, semble-t-il, personne ne les entend. D'autres acceptent les versions officielles avec joie et se livrent à des compétitions de rhétorique pour mieux vanter l'œuvre civilisatrice qui suit son cours. D'autres encore se taisent parce qu'elles s'imaginent que l'Histoire se déroule dans un univers parallèle au leur, un monde de rois et de guerriers dans lequel elles n'ont pas de place, pas de rôle à jouer.

Ali, lui, croit que l'Histoire est déjà écrite et qu'au fur et à mesure qu'il avance, elle ne fait que se dérouler, se révéler. Toutes les actions qu'il accomplit ne sont pas possibilités de changement mais de dévoilement. *Mektoub*, c'est écrit. Il ne sait pas bien où, peut-être dans les nuages, peut-être dans les lignes de la main, ou à l'intérieur du corps en caractères minuscules, peut-être dans la prunelle de Dieu. Il croit au *Mektoub* par plaisir, parce qu'il trouve agréable de ne pas avoir à décider de tout. Il croit aussi au *Mektoub* parce qu'un peu avant ses trente ans, la richesse lui est tombée dessus presque par hasard et penser que c'était écrit lui permet de ne pas se sentir coupable de sa bonne fortune.

C'est peut-être la malchance d'Ali (se dira plus tard Naïma quand elle tentera d'imaginer la vie de son grand-père) : avoir connu la chance qui tourne sans y avoir été pour rien, avoir vu se réaliser les espérances sans avoir eu besoin d'agir. De la magie est entrée dans sa vie et cette magie-là – ainsi que les comportements qu'elle entraîne avec elle – il est difficile de s'en défaire. La chance brise les pierres, dit-on parfois là-haut, sur la montagne. C'est ce qu'elle a fait pour Ali.

Dans les années 1930, il n'est qu'un adolescent pauvre de Kabylie. À l'instar de beaucoup des garçons de son village, il hésite à se casser le dos sur les parcelles de sa famille, minuscules et sèches comme le sable, à occuper ses bras en travaillant les terres des colons ou d'un paysan plus riche que lui, ou bien

à descendre en ville, à Palestro, travailler comme main-d'œuvre. Aux mines de Bou-Medran, il a essayé : ils n'ont pas voulu de lui. Il paraît que le vieux *francaoui* à qui il a parlé a perdu son père dans la révolte de 1871 et qu'il ne veut pas d'indigènes autour de lui.

À défaut d'avoir un métier stable, Ali fait un peu de tout, il est une sorte de paysan ambulant, de paysan volant et l'argent qu'il rapporte, joint à celui que gagne son père, parvient à nourrir la famille. Ali réussit même à amasser le petit pécule nécessaire pour se marier. Quand il a dix-neuf ans, il épouse une de ses cousines, une adolescente au beau visage mélancolique. Cette union lui donne deux filles – c'est bien dommage, commente sévèrement la famille au chevet de l'accouchée qui en meurt de honte. La maison où il n'y a plus de mère, dit le proverbe kabyle, même quand la lampe est allumée, il y fait nuit. Le jeune Ali supporte la nuit comme il supporte la pauvreté, en se disant que c'est écrit, et que pour Dieu qui voit tout, cette existence a un sens supérieur aux fragments de chagrin qu'elle ne cesse d'apporter.

Au début des années 1940, le fragile équilibre économique du foyer s'écroule lorsque le père d'Ali meurt d'une chute dans les rochers en tentant de rattraper une chèvre fugueuse. Ali s'engage alors dans l'armée française qui renaît de ses cendres et se mêle aux bataillons des Alliés lancés à la reconquête de l'Europe. Il a vingt-deux ans. Il laisse sa mère s'occuper de ses frères et sœurs ainsi que de ses deux petites filles.

À son retour (l'ellipse de ma narration, c'est aussi celle que fait Ali, c'est celle que connaîtront Hamid puis Naïma lorsqu'ils voudront remonter les souvenirs : de la guerre on ne dira jamais que ces deux mots, « la guerre », pour remplir deux années), il retrouve la misère que sa pension vient alléger.

Au printemps suivant, il emmène ses petits frères, Djamel et Hamza, se laver dans l'oued grossi par la fonte des neiges. Le courant est si fort qu'il faut s'accrocher aux rochers ou aux

touffes d'herbe de la rive pour ne pas être emporté. Djamel, le plus maigre des trois, est terrorisé. Les deux autres rient aux éclats, se moquent de sa peur, jouent à lui tirer les jambes et Djamel croit que c'est le torrent qui l'aspire et il pleure et il prie. Et puis :

— Attention !

Une masse sombre se précipite sur eux. Aux bruits d'éclaboussures et aux grondements des pierres raclées s'ajoutent les grincements de l'étrange embarcation qui se cogne contre les rochers en dévalant la pente. Djamel et Hamza se précipitent hors de l'eau mais Ali ne bouge pas, il se contente de se faire tout petit derrière le roc auquel il s'agrippe. Le projectile s'écrase contre son bouclier de fortune, s'immobilise un instant puis se remet à tanguer, roule sur le côté, s'appête à céder au courant. Ali escalade son abri et, accroupi sur le caillou, il tente de maintenir en place ce que le flot vient d'apporter : une machine d'une simplicité confondante, une énorme vis de bois sombre qui joue au milieu d'un cadre lourd que les eaux du torrent n'ont pas réussi, encore, à disloquer.

— Aidez-moi ! hurle Ali à ses frères.

De l'après, on parlera toujours dans la famille comme d'un conte de fées. Avec des phrases simples, épurées. Des enchaînements faciles et souples qui réclameraient le passé simple : *Alors ils sortirent le pressoir de l'eau, le remirent en état et l'installèrent dans leur jardin. Peu importait désormais que leurs maigres terres fussent stériles car les autres venaient à eux avec les olives de leurs arpents et eux en faisaient de l'huile. Bientôt, ils furent suffisamment riches pour acheter leurs propres parcelles. Ali put se remarier et marier ses deux frères. La vieille mère s'éteignit quelques années plus tard, heureuse et apaisée.*

Ali n'a pas l'audace de croire qu'il méritait son sort ou qu'il a créé les conditions de sa richesse. Il pense toujours que c'est la chance et le torrent qui lui ont apporté le pressoir, puis les champs, le petit comptoir de vente sur la crête puis le

commerce à l'échelle de la région, et surtout la voiture et l'appartement en ville qui viendront ensuite – signes inégalables de la réussite. Il pense, par conséquent, que lorsque le malheur frappe, personne n'est responsable. C'est comme si le torrent enflait jusqu'à venir reprendre le pressoir au milieu de la cour. Pour cette raison, quand il entend des hommes (quelques-uns, pas beaucoup) dans les cafés de Palestro ou d'Alger dire que les patrons créent les conditions de la misère dans laquelle vivent la plupart de leurs ouvriers et manœuvres et qu'un autre système économique est possible – un système dans lequel celui qui travaille aurait droit lui aussi aux profits qu'il dégage, à parts égales, ou presque, avec celui qui possède les terres ou la machine – il sourit et dit : « Il faut être fou pour s'opposer au torrent. » *Mektoub*. La vie est faite de fatalités irrévocables et non d'actes historiques révocables.

Le futur d'Ali (qui est déjà un passé lointain pour Naïma au moment où j'écris cette histoire) ne parviendra pas à faire changer sa manière de voir les choses. Il demeure à jamais incapable d'incorporer au récit de sa vie les différentes composantes historiques, ou peut-être politiques, sociologiques, ou encore économiques qui feraient de celui-ci une porte d'entrée vers une situation plus vaste, celle d'un pays colonisé, ou même – pour ne pas trop en demander – celle d'un paysan colonisé.

C'est pour cela que cette partie de l'histoire, pour Naïma comme pour moi, ressemble à une série d'images un peu vieillottes (le pressoir, l'âne, le sommet des montagnes, le burnous, l'oliveraie, le torrent, les maisons blanches accrochées comme des tiques au flanc de pierres et de cèdres) entrecoupées de proverbes, comme des vignettes cadeaux de l'Algérie qu'un vieil homme aurait cachées çà et là dans ses rares discours, que ses enfants auraient répétées en modifiant quelques mots et que l'imagination des petits-enfants aurait

ensuite étendues, agrandies, et redessinées pour qu'elles parviennent à former un pays et l'histoire d'une famille.

C'est pour cela aussi que la fiction tout comme les recherches sont nécessaires, parce qu'elles sont tout ce qui reste pour combler les silences transmis entre les vignettes d'une génération à l'autre.

L'accroissement de l'exploitation d'Ali et ses frères est facilité par le fait que les familles qui partagent avec eux les territoires de la crête ne savent que faire des parcelles minuscules et éparées que leur ont laissées des années d'expropriation et de séquestres. La terre est morcelée, émiettée jusqu'à la misère. Sur ce qui appartenait avant à tous, ou ce qui passait d'une génération à l'autre sans besoin de documents ni de mots, l'autorité coloniale a planté des piquets de bois et de fer aux têtes de couleurs vives dont les emplacements ont été décidés par le système métrique et non par les impératifs de subsistance. Il est difficile de cultiver ces parcelles mais il est impensable de les revendre aux Français : laisser une propriété sortir de la famille est un déshonneur dont on ne se remet pas. La dureté des temps force les paysans à élargir l'idée de famille, d'abord aux cousins les plus lointains puis aux habitants du village, à ceux de la crête ou même à ceux des versants d'en face. À tous ceux, en bref, qui ne sont pas les Français. Non seulement de nombreux fermiers acceptent de revendre leurs terres à Ali mais ils le remercient de les sauver d'une autre vente, plus honteuse, qui les exclurait définitivement de la communauté. *Sois béni, mon fils*. Ali achète et regroupe. Il unifie. Il prolonge. Au début des années 50, il est un cartographe qui peut décider des territoires qu'il dessine.

Lui et ses frères font construire deux nouvelles maisons autour de la vieille baraque de torchis blanc. Ils passent de l'une à l'autre, les enfants dorment partout, et le soir quand ils se réunissent dans la pièce centrale de l'ancienne demeure, ils paraissent parfois oublier les extensions qui ont poussé autour d'elle. Ils s'étendent sans s'éloigner. Dans le village, on les salue comme des notables. On les voit de loin : Ali et ses deux frères sont maintenant grands et gros, même Djamel que l'on comparait avant à une chèvre malingre. Ils ressemblent aux géants de la montagne. Le visage d'Ali, surtout, est d'une rondeur presque parfaite. C'est une lune.

— Si tu as de l'argent, montre-le.

C'est ce qu'on dit ici, en haut comme en bas de la montagne. Et c'est un commandement étrange parce qu'il exige que l'on dépense toujours l'argent pour pouvoir l'exhiber. En montrant qu'on est riche, on le devient moins. Ni Ali ni ses frères ne penseraient à mettre de l'argent de côté pour le faire « fructifier » ou pour les générations à venir, pas même pour les coups durs. L'argent se dépense dès qu'on l'a. Il devient bajoues luisantes, ventre rond, étoffes chamarrées, bijoux dont l'épaisseur et le poids fascinent les Européennes qui les exposent dans des vitrines sans jamais les porter. L'argent n'est rien *en soi*. Il est tout dès qu'il se transforme en une accumulation d'objets.

Dans la famille d'Ali, on raconte une histoire plusieurs fois centenaire qui prouve que ce comportement tient de la sagesse et que l'épargne encouragée par les Français est une folie. On la raconte comme si elle venait d'arriver parce que dans la maison d'Ali et dans celles qui l'entourent, on croit que le pays des légendes commence dès que l'on franchit la porte de la maison ou que l'on souffle la lampe. C'est l'histoire de Krim, le pauvre *fellah*, qui mourut en plein désert près de la peau de mouton gonflée de pièces d'or qu'il venait de découvrir. On ne mange pas la monnaie. On ne la boit pas. Elle ne couvre

pas la peau, ne la protège ni du froid ni du soleil. Quel genre de bien est-ce ? Quel genre de maître ?

Une ancienne tradition kabyle veut que l'on ne compte jamais la générosité de Dieu. On ne compte pas les hommes présents à une assemblée. On ne compte pas les œufs de la couvée. On ne compte pas les grains que l'on abrite dans la grande jarre de terre. Dans certains replis de la montagne, on interdit tout à fait de prononcer des nombres. Le jour où les Français sont venus recenser les habitants du village, ils se sont heurtés au silence des vieilles bouches : Combien d'enfants as-tu eu ? Combien sont restés vivre avec toi ? Combien de personnes dorment dans cette pièce ? Combien, combien, combien... Les roumis ne comprennent pas que compter, c'est limiter le futur, c'est cracher au visage de Dieu.

La richesse d'Ali et de ses frères est une bénédiction qui pleut sur un cercle de cousins et d'amis beaucoup plus vaste. Elle les oblige à une solidarité élargie, concentrique et elle agrège autour d'eux une partie du village qui leur en est reconnaissante. Mais elle ne fait pas que des heureux. Elle vient déranger la suprématie antérieure d'une autre famille, celle des Amrouche dont on dit qu'ils étaient riches à l'époque où il y avait encore des lions. Eux vivent un peu plus bas sur la crête, dans ce que les Français appellent de manière trompeuse le « centre » de cette succession de sept *mechtas*, des hameaux situés sur le fil de la roche, les uns après les autres, comme des perles éparses sur un collier trop long. En réalité, il n'y a pas de centre, pas de mitan autour duquel se seraient formées ces grappes de maisons, même la maigre route qui les relie n'est qu'une illusion : chaque *mechta* forme un petit monde à l'abri de ses arbres et de ses murs et l'administration française a fusionné ces univers minuscules en une circonscription administrative, un *douar* qui n'existe que pour elle. Les Amrouche ont d'abord ri des efforts d'Ali, Djamel et Hamza. Ils ont

prédit qu'ils n'arriveraient à rien : un paysan pauvre ne deviendra jamais un propriétaire compétent, il n'a tout simplement pas assez de suite dans les idées. Le bonheur ou le malheur de chacun, disaient-ils, est gravé sur son front depuis sa naissance. Puis ils ont tordu la bouche devant le succès qui venait couronner l'entreprise d'Ali. Finalement, ils l'ont accepté, ou feint de l'accepter, en soupirant que Dieu est généreux.

C'est pour eux, aussi, qu'Ali dépense et montre l'argent qu'il gagne. Leurs deux réussites se répondent, leurs deux exploitations aussi. Si l'un agrandit son hangar, l'autre rajoutera un étage au sien. Si l'un se munit d'un pressoir, l'autre se dotera d'un moulin. La nécessité et l'efficacité de ces nouvelles machines, de ces nouveaux espaces sont discutables. Mais Ali et les Amrouche s'en moquent : ce n'est pas avec la terre que dialoguent leurs achats – ils le savent bien – c'est avec la famille d'en face. Quelle richesse ne se mesure pas au dépit du voisin ?

La rivalité des deux familles creuse un sillon entre elles comme entre les villageois : chacun son clan. Elle s'installe pourtant sans haine et sans colère. Dans les premiers temps, ce n'est qu'une question de prestige, une question d'honneur. Le *nif* ici est presque tout.

Lorsque Ali se retourne sur les années qui viennent de passer, il a l'impression que le ciel avait tenu écrit pour lui une destinée comme il en existe peu et il sourit en croisant les mains sur son ventre. Oui, tout est un conte de fées.

D'ailleurs, comme souvent dans les contes de fées, le bonheur du petit royaume n'est terni que par un manque : le roi n'a pas de fils. La femme qu'Ali a épousée en secondes noces, après plus d'un an dans son lit, ne lui donne toujours pas d'enfant. Les deux filles de son précédent mariage grandissent et chaque jour, leurs voix aiguës rappellent à Ali

qu'elles ne sont pas des garçons. Il ne supporte plus les plaisanteries de ses frères qui sont devenus pères tous les deux et se permettent des allusions à sa virilité. Pour être honnête, il ne supporte plus sa femme elle-même – quand il entre en elle, il croit sentir une sécheresse anormale, il pense à ses intérieurs comme à un jardin désolé, brûlé par le soleil. Il finit par la répudier, parce que tel est son droit. Elle supplie et elle pleure. Ses parents viennent trouver Ali et eux aussi supplient et pleurent. La mère promet que sa fille mangera des plantes qui font des miracles, ou bien qu'elle l'emmènera prier sur la tombe d'un marabout qu'on lui a recommandée. Elle parle d'UNETELLE et puis d'UNETELLE, récompensée après des années de vide par un ventre habité. Elle dit qu'Ali ne peut pas savoir : il y a peut-être un enfant qui dort dans le ventre de sa fille et qui se réveillera plus tard, à la saison des récoltes, ou même l'année d'après, cela s'est déjà vu. Mais Ali se montre intraitable. Il ne peut pas supporter que Hamza ait eu un garçon avant lui.

La jeune femme rentre chez ses parents. Elle y restera toute sa vie. La tradition veut que ce soit à Ali et non plus à son père de fixer la somme d'argent nécessaire pour l'épouser. Il ne fixe rien. Il ne veut pas d'argent pour elle. Il la donnerait pour une mesure de farine d'orge. Mais l'occasion ne se présente pas : aucun homme n'épouserait un ventre sec.

Ses yeux noirs et inquiets passent sans cesse du visage de ses parents à celui de cet homme qu'elle n'a encore jamais vu et qui se présente comme le messager de son futur époux. À travers ses traits à lui, elle essaie de deviner ceux de l'autre, celui à qui elle est donnée (parfois l'on dit vendue, crûment, et cela n'offense personne) par son père.

Entre son père et l'homme, un tapis sur lequel sont disposés les présents de son futur mari, diorama de la vie de femme, la vie d'épouse qui l'attend.

Pour sa beauté : du henné, de l'alun, de la noix de galle, la pierre rose que l'on appelle *el habala* parce qu'elle a le pouvoir de rendre fou et qui sert à la confection des cosmétiques et des philtres d'amour, l'indigo qui sert à la teinture mais aussi aux tatouages, des bijoux d'argent pour la valeur et d'autres de cuivre qui ne sont là que pour briller.

Pour son odeur : du musc, de l'essence de jasmin, de l'essence de rose, des amandes de noyaux de cerise et des clous de girofle qu'elle broiera ensemble pour produire une pâte parfumée, de la lavande séchée, de la civette.

Pour sa santé : le benjoin, l'écorce de racine de noyer que l'on utilise pour traiter les gencives, la staphisaigre qui chasse les poux, la racine de réglisse, le soufre qui permet de traiter

la gale, le sel gemme et le bichlorure de mercure qui guérit les ulcères.

Pour sa vie sexuelle : le camphre, censé empêcher les femmes de concevoir, la salsepareille que l'on boit en tisane contre la syphilis, la poudre de cantharide – un aphrodisiaque qui provoque l'érection par inflammation de l'urètre.

Pour les plaisirs de la bouche : le cumin, le gingembre, le poivre noir, la muscade, le fenouil, le safran.

Pour lutter contre les sortilèges : de l'argile jaune, de l'ocre rouge, le styrax qui chasse les mauvais génies, le bois de cèdre et de petits fagots d'herbes, soigneusement noués d'un brin de laine, à brûler pour les incantations.

Elle battrait des mains devant cet assortiment hétéroclite et charmant, ce marché miniature que l'on déploie dans sa maison et qui se répand sur le tapis, de toutes les couleurs et de toutes les formes, elle se laisserait enivrer par les parfums lourds si elle n'était pas aussi anxieuse. Elle a quatorze ans et elle épouse Ali, un inconnu qui a vingt ans de plus qu'elle. Elle n'a pas protesté quand on le lui a annoncé mais elle voudrait savoir à quoi il ressemble. Est-ce qu'elle l'a déjà croisé sans le savoir, un jour où elle allait chercher de l'eau ? Elle trouve difficile – presque insupportable – de penser à cet homme avant de s'endormir et de ne pouvoir associer aucun visage à son nom.

Quand elle est hissée sur la mule, immobile dans sa parure d'étoffes et de bijoux, elle a l'impression, l'espace d'un instant, qu'elle va s'évanouir. Elle le souhaite presque. Mais le cortège se met en branle au son des flûtes, des youyous et des tambourins. Elle croise le regard de sa mère, mélange de fierté et d'inquiétude (sa mère n'a jamais posé d'autres yeux sur ses enfants). Alors, pour ne pas la décevoir, elle se redresse sur sa monture et s'éloigne de la maison de son père sans montrer sa peur.

Elle ne sait pas si le chemin sur la montagne lui paraît trop long ou trop court. Les paysans et les bergers qui voient passer le cortège se mêlent un instant aux démonstrations de joie puis retournent à leurs occupations. Elle pense – peut-être – qu'elle aurait voulu être comme eux, qu'elle aurait aimé être un homme, ou même une bête.

Quand elle arrive à la demeure d'Ali, elle le voit enfin, debout sur le seuil entre ses deux frères. Son soulagement est immédiat : elle le trouve beau. Bien sûr, il est considérablement plus vieux qu'elle – et beaucoup plus grand, ce qu'elle lie inconsciemment dans ses pensées comme si l'on ne s'arrêtait jamais de grandir et qu'elle aussi, dans vingt ans, mesurerait près de deux mètres – mais il se tient droit, son visage de lune est franc, sa mâchoire est puissante, il n'a pas les dents pourries. Elle ne pouvait raisonnablement pas espérer plus. Les hommes commencent le baroud en tirant une première salve en l'air pour fêter l'arrivée de la nouvelle épouse – la plupart ont conservé leur fusil de chasse malgré l'interdiction faite par les Français. Étourdie par l'odeur violente et joyeuse de la poudre, elle sourit en pensant qu'elle a de la chance et c'est encore en souriant qu'elle passe autour de sa cheville le *khalkhal* d'argent massif qui symbolise ses liens.

Elle est désormais dans la maison de son mari. Elle a de nouveaux frères, de nouvelles sœurs et, avant même sa nuit de noces, de nouveaux enfants. Elle est presque du même âge que l'une de ses belles-filles, celles qui sont nées de la première femme d'Ali, pourtant elle doit se conduire avec elle en mère, se faire respecter, se faire obéir. Fatima et Rachida, les femmes des frères de son mari, ne l'aident pas. Elles la maltraitent depuis qu'elle a franchi le seuil de la maison parce que la jeune mariée est trop jolie (c'est ce qu'elle racontera ensuite, dans la petite cuisine de son HLM). Fatima a déjà trois enfants et Rachida en a deux. Leur corps est marqué par les grossesses,

pesant, écroulé. Elles n'ont pas envie que celui de la jeune fille, galbé, rond et doré, souligne leur effondrement. Elles ne veulent pas se tenir près d'elle dans la cuisine. Elles respectent Ali qui est le chef de la famille mais elles cherchent toujours comment elles pourraient rejeter sa femme sans manquer à ce premier devoir. Elles avancent en hésitant sur ce fil, osant ici et là une remarque blessante, un menu larcin, un service refusé.

À quatorze ans, la mariée était encore une enfant. À quinze ans, elle devient *Yema*, la mère. Là encore, elle se considère chanceuse : son premier enfant est un fils. Les femmes qui l'entourent au moment de l'accouchement passent aussitôt la tête par la porte pour le crier : Ali a un fils ! Pour sa belle-famille, c'est une obligation à lui témoigner davantage d'égards. Elle a donné – du premier coup – un descendant mâle à Ali. Près du lit, Rachida et Fatima ravalent leur déception et, en gage de bonne volonté, elles épongent la sueur au front de l'accouchée, nettoient l'enfant et l'enveloppent de langes.

Après avoir traversé des heures de contractions puis cette naissance qui lui a paru fendre en deux son corps d'adolescente, la jeune mère doit accueillir à son chevet tous les membres de la famille qui viennent la féliciter et la couvrir de cadeaux, tourbillon de visages et d'offrandes que l'épuisement déforme et dont émerge soudain une *tabzimt*, une fibule ronde ornée de corail rouge et d'émaux bleus et verts que reçoit traditionnellement la femme qui donne naissance à un garçon. Celle offerte à Yema pèse si lourd qu'elle ne peut la porter sans avoir mal à la tête, pourtant elle la met à son front avec joie.

Le garçon né à la saison des fèves (c'est-à-dire au printemps 1953 mais on ne lui attribuera une date de naissance sérieuse, française, que lorsqu'il faudra établir les papiers nécessaires à la fuite) s'appelle Hamid. Yema aime son premier fils avec

passion et cet amour rejaillit sur Ali. Elle n'a pas besoin de plus pour que leur mariage fonctionne :

— Je l'aime pour les enfants qu'il m'a donnés, dira-t-elle bien plus tard à Naïma.

Ali l'aime pour les mêmes raisons. Il a l'impression de s'être retenu de tout sentiment de tendresse envers elle avant que le garçon ne naisse mais avec l'arrivée de Hamid, c'est comme une rivière qui lui soulève le cœur et il couvre sa femme de sobriquets amoureux, de regards reconnaissants et de cadeaux. Cela leur suffit, à tous les deux.

Malgré le ressentiment, malgré les disputes, la famille opère comme un groupe uni qui n'a pas d'autre but que celui de durer. Elle ne cherche pas le bonheur, à peine un tempo commun, et elle y parvient. Les saisons la rythment, les gestations des femmes ou celles des animaux, les cueillettes, les fêtes du village. Le groupe habite un temps cyclique, sans cesse répété, et ses différents membres accomplissent ensemble les boucles du temps. Ils sont comme les vêtements d'une même lessive qu'emporte le tambour de la machine à laver et qui finissent par ne plus former qu'une seule masse de textile qui tourne et tourne encore.

Assis à l'ombre sur l'un des bancs de la *tajmaat*, Ali observe les garçons du village, une bande disparate où se mêlent les âges, les tailles et les couleurs de cheveux. Les enfants des Amrouche arborent des casques de cuivre, le petit Belkadi est coiffé d'une mousse blonde, les autres ont des boucles noir de jais, comme Omar, le fils de Hamza, celui qu'Ali n'aime pas parce qu'il a eu l'impolitesse de naître deux ans avant Hamid.

Ils se dressent en cercle autour de Youcef Tadjer, le plus âgé d'entre eux, un adolescent que seule la pauvreté maintient encore dans l'enfance. Il n'a jamais acquis la responsabilité d'un homme. Il est pourtant apparenté par sa grand-mère aux Amrouche mais ceux-ci refusent de l'aider en lui donnant un travail, à cause d'une dette que son père n'a jamais honorée. Ici on dit que les dettes se couchent comme des chiens de garde devant la porte d'entrée et défendent à la richesse d'approcher. Bien que le père de Youcef soit mort depuis des années, le garçon a hérité de la honte et il doit se débrouiller seul, à quatorze ans. Il est devenu vendeur à la sauvette à Palestro. Comme le dit souvent Ali, avec un mépris amusé : « On ne sait pas ce qu'il vend et on ne sait pas ce qu'il gagne. Probablement rien, mais ça lui prend tout son temps. » Youcef est toujours en train de monter et de descendre la montagne,

entre le village et la ville, toujours en train de s'enquérir d'un bus ou d'une charrette qui irait à tel ou tel endroit, toujours en train de dire que c'est urgent, que c'est « pour le travail » mais malgré son agitation, Youcef n'a jamais un sou en poche.

— Si j'étais payé à l'heure, dit-il souvent, je serais millionnaire.

Comme les hommes moquent ses efforts sans gain, il préfère la compagnie des enfants qui l'idolâtrèrent. Ce jour-là, têtes penchées protégeant l'intérieur du cercle, les garçons forment à la fois la salle dans laquelle Youcef se produit et le public qu'il charme. Ali se demande ce qu'ils peuvent bien dissimuler derrière leurs petits corps. Peut-être qu'ils fument des cigarettes. Il arrive que Youcef leur en donne. Un jour, Hamza l'a battu à coups de canne parce que Omar était rentré à la maison en sentant le tabac. Ali s'approche pour vérifier. Les garçons s'écartent aussitôt mais ne s'enfuient pas – ils aiment bien Ali et ses poches toujours pleines. Ils s'écartent, tout simplement, parce que la présence d'un adulte rompt l'existence du cercle qui n'est un cercle que de garçons, tient par la magie de l'enfance et s'effondre quand les grands veulent l'approcher (parfois, cela serre le cœur d'Ali, parfois cela serrera le cœur de Hamid : cette frontière qu'on ne peut franchir qu'une fois, dans un seul sens).

— Qu'est-ce que vous regardez ? demande-t-il.

Omar, son neveu, lui montre la petite photographie qu'ils se passaient de main en main. Dessus, se trouve un homme à longue barbe, en costume européen recouvert d'un burnous. Il porte un fez qui doit être rouge mais qui, sur la photographie en noir et blanc, paraît plus sombre encore que ses sourcils. Omar tend la photo au creux de sa paume comme s'il s'agissait d'une relique ou d'un oiseau blessé. Youcef le regarde faire en souriant. Ses dents de devant sont trop écartées et c'est par cette fente qu'il recrache la fumée de sa cigarette. Quand il relève les yeux vers Ali, celui-ci voit le défi qui s'y cache mal.

— Tu sais qui c'est ? demande Omar.

Ali hoche la tête :

— C'est Messali Hadj.

— Youcef dit qu'il est le père de notre nation, annonce fièrement l'un des garçons.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qu'il dit d'autre, Youcef ?

L'adolescent ne proteste pas devant cet interrogatoire détourné. Il laisse les petits répondre.

— Il dit que s'il pouvait, il irait se former en Égypte pour rejoindre la rébellion algérienne, déclare un des Amrouche avec beaucoup d'admiration.

— Et toi, tu sais où c'est l'Égypte ? demande Ali.

Dans la seconde qui suit, dix bras se lèvent et pointent des directions différentes.

— Espèces d'ânes, dit Ali avec tendresse.

Il rend la photographie aux enfants et s'éloigne sans rien ajouter. Dans son dos, Youcef l'interpelle :

— Mon oncle !

C'est l'appellation respectueuse que l'on destine aux aînés dans cette société où la famille représente le plus noble degré du lien et où la hiérarchie verticale des colons (marquée quant à elle par la répétition des « *Sidi* », mon maître) n'est pas encore parvenue à s'imposer. Ali se retourne.

— L'indépendance, ce n'est pas juste un rêve pour les enfants, tu sais, lance Youcef. Même les Américains ont dit que tous les peuples devaient être libres !

— C'est loin, l'Amérique, répond Ali après un temps de réflexion. Toi, même pour aller à Palestro, tu dois me demander de l'argent.

— C'est vrai, mon oncle, c'est vrai. D'ailleurs... tu ne peux pas m'emmener demain, par hasard ?

Ali lui sourit. Il ne peut pas s'en empêcher : il aime bien l'adolescent – peut-être tout simplement parce que les Amrouche ne l'aiment pas. Peut-être parce que Youcef a une

forme de bravoure joyeuse que sa misère de fils de veuve n'a jamais réussi à briser. Ali se dit que cet automne, au moment de la récolte, il lui proposera de participer à la cueillette ou de s'occuper d'un des pressoirs. Il faudra simplement qu'il fasse attention à ce que le garçon n'approche pas trop les femmes. Sa langue bien pendue offense souvent les maris, les pères et les frères. S'il s'en est tiré chaque fois à bon compte, c'est que tous ont pitié de sa mère. Elle, dès que son nom est prononcé, quelqu'un ajoute : la pauvre. C'est presque devenu la manière habituelle de la désigner dans le village : Fatima-la-pauvre.

Le soir, au dîner qui réunit les familles d'Ali, Hamza et Djamel autour du couscous, Omar demande aux hommes s'ils aiment Messali Hadj. (Il dit « aimer », il ne dit pas « soutenir », ni « être d'accord avec ». Il ne comprend pas encore ce qu'est un meneur politique, il ne voit que la figure du père.)

— Non, dit Ali sèchement.

Le cœur d'Omar se serre car la réponse de son oncle creuse entre Youcef et lui un fossé qui pourra affecter sa place dans la bande de garçons. Youcef est le plus âgé et Omar le plus jeune : Youcef *tolère* donc Omar. S'il changeait d'avis, Omar devrait rester à la maison avec Hamid qui n'est encore qu'un bébé et tenter de lui apprendre des jeux que le petit abêtit sans cesse. Omar est triste car tout à l'heure Youcef lui a donné la photographie et il l'a cachée dans sa ceinture. Mais il sait désormais qu'il ne pourra plus voir le portrait de Messali Hadj sans penser à la réponse de son oncle et que la photo sera donc toujours entachée par ce « non », comme s'il était désormais écrit au travers de la figure du vieil homme aux yeux de prophète courroucé.

— Pourquoi ? demande-t-il timidement.

— Parce que Messali Hadj n'aime pas les Kabyles. (Ali dit aussi « aimer », il ne dit pas « soutenir le mouvement »,

« encourager le régionalisme », « approuver les revendications ».) Pour lui, l'indépendance de l'Algérie, ça veut dire qu'on deviendra tous des Arabes.

Omar hoche la tête en faisant semblant de comprendre. Pourtant, dans cette famille largement arabophone (seules les femmes n'ont recours qu'au kabyle), et dans cette phrase qu'Ali vient d'ailleurs de prononcer en arabe, il ne voit aucune raison de partager sur-le-champ l'indignation de son oncle. Il regarde avec perplexité les adultes qui acquiescent tous à ses paroles, même les femmes qui, debout, font passer les plats. Le petit garçon compte de longues secondes avant d'oser demander :

— Et... qu'est-ce qu'on a contre les Arabes ?

Autant en être sûr.

— Ils ne nous comprennent pas, dit Ali avant de se tourner vers son frère pour parler avec lui de la prochaine récolte.

Omar, qui ne les comprend pas non plus, s'endort avec au ventre la peur que cela veuille dire qu'il est arabe.

« Se désintéresser de la lutte est un crime. »
premier tract du Front de libération nationale,
1^{er} novembre 1954

Depuis 1949, Ali est le vice-président de l'Association des anciens combattants, à Palestro. Cela ne veut pas dire grand-chose et il ne s'y passe presque rien. L'Association est avant tout un espace : une salle que l'administration française a mise à leur disposition. Parfois, elle est vide. Parfois, quelques hommes s'y retrouvent. Ils jouent aux cartes, aux dominos, s'échangent les nouvelles. Parfois, ils viennent avec leurs médailles. Dans cet espace-là, elles ont une valeur. Là-haut, sur la crête, cela impressionne peut-être les enfants qui aiment tout ce qui brille mais personne ne sait ce que signifie chaque ornement de métal, chaque ruban.

Pour Ali, c'est une bonne raison de ne pas remonter tout de suite sur la montagne lorsqu'il a fini son travail dans la vallée (travail de représentation, travail noble). Il n'y a jamais emmené ses frères ou ses neveux, pas encore son fils. L'Association n'appartient qu'à lui et à ceux qui ont combattu. Ce n'est pas une chose que l'on partage avec sa famille.

Dans le calme de cet espace qui n'est qu'à eux, ils boivent de l'anisette. C'est une habitude que beaucoup ont ramenée de l'armée. Avant 1943, Ali n'avait jamais bu d'alcool. Il a commencé en Italie, lors de la bataille-dont-il-ne-parle-jamais (et c'est ce qu'il aime ici : il n'a pas besoin d'en parler pour qu'elle existe). Cela a commencé comme une forme de protestation un peu absurde : si l'armée exigeait que les soldats venus d'Afrique du Nord mangent le porc contenu dans les rations fournies par les Américains, alors elle devait aussi leur donner le droit aux rations de vin dont ils étaient jusque-là privés. Ali se souvient d'avoir suivi les meneurs qui avaient lancé cette revendication parce que c'étaient des gars qu'il aimait bien et lorsque celle-ci avait abouti, il s'était trouvé comme un idiot devant le verre plein. Alors il l'avait bu, en grimaçant, et en pensant que c'était moins de l'alcool que de l'égalité. Plus tard, quand ils sont arrivés dans l'est de la France, il y avait les bouteilles cachées par les paysans dans les fermes abandonnées où ils établissaient leur campement et surtout il y avait ce froid insidieux qui les rendait nécessaires. Ali a continué à boire. Même son retour en terre de soleil et d'islam n'a pas pu lui ôter le goût de l'alcool. Il sait que Yema n'aime pas ça alors il boit uniquement à l'Association, une fois par semaine, par petites gorgées coupables et délicieuses. Certains, plus amochés que lui, se rabattent sur l'alcool à brûler quand il n'y a plus d'anisette. Ils ne voient pas le problème : c'est moins cher et ça enivre tout pareil. Il faut être un roumi pour penser que l'alcool est un plaisir raffiné.

L'une des explications étymologiques du mot « Bougnoule » le fait remonter à l'expression : *Bou gnôle*, le Père la Gnôle, le Père Bouteille, un terme méprisant employé à l'égard des alcooliques. Une autre la lie à l'injonction *Abou gnôle* (Apporte la gnôle) utilisée par les soldats maghrébins lors de la Première Guerre mondiale et reprise comme sobriquet par les Français. Si cette étymologie est juste, alors dans la salle qui leur est

prêtée, Ali et ses compagnons font joyeusement – quoique discrètement – les Bougnoules. Mais en faisant les Bougnoules, ils imitent en réalité les Français.

À l'Association, il y a deux générations qui se croisent mais ne se confondent pas : celle de la Première Guerre et celle de la Seconde. Les vieux de 14-18 ont vécu une guerre de positions et les plus jeunes une guerre de mouvement. Ils ont avancé si vite qu'entre 1943 et 1945 ils ont traversé l'Europe : France, Italie, Allemagne. Ils ont été partout. Ceux d'avant ont vécu enterrés dans une tranchée pendant de longs mois avant de prendre place dans une autre. Rien ne se ressemble plus que deux tranchées. Les vieux voudraient que les jeunes reconnaissent que leur guerre était la pire (c'est-à-dire, en réalité, la meilleure). Les jeunes se désintéressent des histoires de boue et de Flandres. Ils leur préfèrent les chars et les avions. Et puis les Allemands n'étaient pas vraiment les Allemands avant de devenir nazis. Guillaume II, ce n'est pas Hitler. Entre les deux groupes s'est établie une certaine distance, faite d'incompréhension mutuelle et de compétition. Ils sont aimables les uns envers les autres mais ils communiquent peu. Parfois, un Première Guerre et un Seconde Guerre se retrouvent seuls dans l'Association et il y a un moment de gêne, très léger mais indéniable, comme si l'un des deux s'était trompé de porte.

Le président de l'Association, c'est un vieux de la Première, Akli. Pour que les deux générations se sentent également représentées et honorées, il est apparu comme une évidence que le vice-président devait être un homme de la Seconde. C'est Ali qui a été élu. Akli et Ali, ça sonnait bien. Le plus souvent, ils s'appellent « mon fils » et « mon oncle », mais quand ils veulent faire les malins, sur la place publique, ils s'appellent « Président », « Monsieur le Vice-Président », ça les fait rire. Les grades de l'armée, ils les respectent comme des cicatrices sur le corps d'un soldat. Mais ces titres de civils, ça ne veut

rien dire. Des petits bijoux sur une femme laide, plaisante le vieux Akli.

Un des autres avantages de l'Association pour Ali, c'est que la petite salle vibre d'informations que l'on n'entend jamais au village. Là-haut, il n'y a pas de poste radio à part le sien et la plupart des montagnards sont, comme lui, analphabètes. En bas, dans la vallée, les nouvelles circulent. À l'Association, il y a des hommes qui savent lire et écrire, qui apportent des journaux pour les commenter. Ali trouve ici un bulletin d'informations national que le village est bien incapable de lui fournir.

C'est à l'Association qu'il entend parler des attaques du 1^{er} novembre 1954 et, pour la première fois, du FLN. Ce jour-là, même les différentes antennes des membres de l'Association ne sont pas suffisantes pour relayer des informations fiables. On ne sait pas d'où sortent ces hommes, au juste, ni les moyens dont ils disposent. On ne sait pas bien où ils se cachent. Leurs liens avec des figures déjà connues du nationalisme, comme Messali Hadj ou Ferhat Abbas, sont flous pour tous les anciens combattants. Ils appartiendraient à une troisième ligne mais ce qui différencie celle-ci des deux autres n'est clair pour personne.

Une chose est sûre, quoi qu'il en soit : ça a pété. Les mieux informés parlent de dizaines d'attentats, à la bombe et à la mitraillette, contre des casernes, des gendarmeries, une station radio, les pétroles Mory. Ils racontent que les fermes de certains colons ont brûlé, ainsi que les dépôts de liège et de tabac de Bordj Menaïel.

— Ils ont aussi tué le garde-champêtre de Draâ El Mizan.

— Lui, c'est bien fait, dit Mohand.

Personne ne défend le garde-champêtre, sa fonction est honnie. Avant que les Français ne tentent de faire des forêts un domaine public comme en métropole, elles constituaient

pour les familles une réserve de bois que tous se partageaient, un terrain pour les bêtes. Maintenant, la coupe et le pâturage sauvages sont interdits, ce qui veut dire concrètement qu'ils continuent à se pratiquer mais sont passibles de sanctions. Personne n'aime à voir surgir les gardes-champêtres qui surveillent les forêts et font pleuvoir les amendes, dont on sait qu'une partie restera dans leurs poches. Personne ici ne comprend, à vrai dire, pourquoi les Français ont tenu à devenir maîtres des pins et des cèdres si ce n'est par un excès d'orgueil qui leur paraît ridicule.

Kamel a entendu dire – et cette information les arrête tous un instant, les touche au même endroit dont j'ignore l'emplacement mais qui se cache peut-être juste à côté du foie, organe majeur dans la langue kabyle, cette information les atteint à l'endroit de l'honneur, honneur de l'homme, honneur du guerrier qui bien souvent se confondent – que les auteurs des attaques ont tué une jeune femme, l'épouse d'un instituteur français tombé, lui aussi, sous les balles.

— Tu es sûr de ce que tu racontes ? demande Ali.

— Je ne suis sûr de rien, répond Kamel.

Ils se taisent de nouveau, se frottent pensivement la barbe de la paume de leur main. Tuer une femme, c'est grave. Il existe un code ancestral qui veut que l'on ne fasse la guerre que pour protéger sa demeure – c'est-à-dire la femme qui s'y trouve, dont la maison est le royaume, le sanctuaire – du monde extérieur. L'honneur d'un homme se mesure à sa capacité à tenir les autres à l'écart de sa maison et de sa femme. La guerre, en d'autres termes, se fait uniquement pour éviter que la guerre ne passe la porte du chez-soi. La guerre se fait entre les forts, les actifs, les sujets : les hommes, uniquement les hommes. Combien de fois se sont-ils plaints des insultes que leur faisaient les Français, parfois involontairement, en entrant chez un Kabyle sans y être invité, en parlant à son épouse, en lui confiant des messages à transmettre qui traitaient d'affaires,

de politique ou de questions militaires – tous domaines qui ne peuvent que salir la femme et la traîner symboliquement hors de la maison ? Pourquoi le FLN commet-il les mêmes affronts ? Bien sûr, ils peuvent admettre que, dans la précipitation, des erreurs se produisent mais se déclarer publiquement par des attentats qui coûtent leur vie aux faibles, c'est de mauvais augure.

— Si c'est un choix de leur part, alors je voudrais qu'ils m'expliquent, dit le vieux Akli. Et si c'est une bourde, alors j'ai peur que ces gars soient des ânes.

Ils hochent la tête. Ils sont tous plus ou moins d'accord ce jour-là : ils aimeraient qu'on leur explique un peu plus.

— Qu'est-ce qui va arriver maintenant, à votre avis ? demande Kamel.

Il va se passer ce qui est déjà écrit, pense Ali, même si cela ne présage rien de bon. Personne ici n'ignore ce qui s'abat quand la France se met en colère. L'autorité coloniale a veillé à ce que sa puissance punitive marque les mémoires. En mai 1945, lorsque la manifestation de Sétif a tourné au bain de sang, le général Duval – capable de mesurer son propre impact sur la population – a déclaré au gouvernement : je vous ai donné dix ans de paix. Au moment où la région du Constantinois sombrait dans le chaos et les cris, certains des hommes de l'Association défilaient sur les Champs-Élysées à grands éclats de cuivre. Sur la large avenue parisienne, ils paradaient, avançaient à pas rythmés, en héros de la patrie. Les femmes agitaient les mains et les mouchoirs. À Sétif, les corps troués étaient alignés sur les bords de route et comptés par l'armée française qui refuserait toujours d'en donner le nombre exact. Ils n'ont pas oublié. Sétif, c'est le nom d'un ogre terrifiant qui rôde, toujours trop proche, dans un manteau à l'odeur de poudre, aux pans ensanglantés.

Du massacre, aujourd'hui, il ne reste apparemment qu'une unique vidéo (montrée par Barbet Schroeder dans son documentaire sur Jacques Vergès, *L'Avocat de la terreur*) : ce sont

presque des images abstraites, taches blanches et noires en mouvement qui se recouvrent et s'avalent et parfois l'on y devine des visages humains, les carrés blancs sur fond blanc des pancartes brandies contre les murs immaculés de chaux, un homme, droit debout, le triangle que forme son burnous sur sa poitrine. Mais surtout il y a le son, voix, bruits de pas, slogans scandés et youyou puis les coups de feu, alors l'image bascule dans le noir complet, on ne voit plus rien, il n'y a plus personne mais le son continue, mitrailleuse qui ne s'arrête jamais et même – mais qu'est-ce que j'y connais ? – au loin, le fracas des tirs de mortier.

Ali sort de l'Association et se dirige vers la boutique de Claude. Dans la vallée, il a des clients français, peu mais quelques-uns. Ce sont des hommes qui sont venus à l'Association parce qu'ils sont eux-mêmes d'anciens combattants. La plupart ont leurs propres structures, ils ne se mêlent pas à ceux qu'ils appellent les indigènes, les musulmans, les Arabes ou parfois les bicots. Certains, cependant, passent la porte parce qu'ils cherchent à retrouver quelqu'un, un soldat qui a combattu avec eux, sous leurs ordres, ou tout simplement parce qu'ils veulent parler un peu. Claude fait partie de ceux-là : il a servi dans l'Armée d'Afrique, l'Armée B comme on l'appelait alors qu'elle débarquait en Provence. Il aime raconter qu'il a vu la métropole pour la première fois à l'occasion de l'opération Dragoon. C'est un petit mensonge mais cela lui permet d'insister sur l'important : il se considère comme algérien.

Claude tient une épicerie à Palestro et quand il a compris qu'Ali était dans le commerce de l'olive, il lui a demandé d'apporter sa production, pour goûter. C'est un des rares Français qu'Ali connaisse qui ne préfère pas acheter aux colons par principe. Claude a conservé dans son allure quelque chose d'enfantin qui attire immédiatement la sympathie : il est de

petite taille, vif, et volubile. Il traîne des pieds en baissant la tête lorsque quelque chose le blesse et quand il est joyeux, son sourire lui prend toute la face comme si une large main lui malaxait le visage.

Le français d'Ali est des plus sommaires et Claude, malgré toute sa bonne volonté, n'est jamais parvenu à maîtriser ni le kabyle ni l'arabe. Il tord quelques mots entre ses lèvres maladroitement de temps à autre et Ali cache son amusement en hochant la tête d'un air concentré. Les deux hommes ne parlent pas vraiment entre eux. Au départ, cela créait un malaise : Claude ne savait pas trop quoi faire de cet immense Kabyle planté au milieu de sa boutique qui ne comprenait visiblement pas ses questions, ni d'ailleurs les réponses que le malaise le poussait à faire aussitôt. Il menait à lui seul un dialogue précipité, s'aidant beaucoup des mains, des clins d'œil, des sourires. Le jour où Ali est venu avec Hamid, Claude a oublié sa gêne. Le garçon paraissait minuscule dans les gros bras de l'homme de la montagne. Claude a cru voir en Ali une tendresse paternelle qui défait la virilité traditionnelle – cet ensemble de codes qui détermine ce que doit être un homme dans les villages de là-haut, ce règlement qui n'est publié nulle part où Claude pourrait le lire et qui le fascine autant qu'il l'effraie. Il s'est reconnu en l'autre, lui qui est un père transi d'amour. Claude est veuf depuis quatre ans – sa femme est morte en donnant naissance à leur seul enfant. Un portrait d'elle trône en évidence sur un des murs de la boutique. L'immutabilité de son air sévère contraste avec l'émotion qui alourdit les yeux de Claude quand il la regarde.

Annie, la fille de l'épicier, est un peu plus âgée que Hamid. Lorsqu'ils sont ensemble, les deux enfants gazouillent en chœur dans une langue qui n'existe pas et Claude rêve alors à ce qu'aurait pu être sa maison s'il n'avait pas perdu sa femme trop tôt et si, tous les deux, ils l'avaient remplie d'enfants qui leur auraient ressemblé. Parfois, Ali laisse son fils à Claude

lorsqu'il va à l'Association et celui-ci le fait asseoir sur le comptoir où Hamid reste souriant, comme un bouddha, jusqu'à ce qu'Annie réclame qu'il vienne jouer avec elle. Ali n'a jamais pu parler avec l'épicier de la situation mais il le plaint de n'avoir qu'une fille, alors dans un geste de générosité que son interlocuteur ne comprend peut-être pas, il lui prête son fils.

Dans la gueule rougeoyante du four en terre, Yema cuit la *kesra*, la galette de pain, pour toute la famille. Hamid bat des mains comme chaque fois que la maison se remplit de cette odeur pleine et chaude. Depuis qu'il a cessé d'être nourri au sein de sa mère, il mange à grosses bouchées, se barbouille d'huile d'olive et en présence de nourriture, il rit toujours de joie. Sa mère lui répète qu'il est beau, qu'il est son soleil, sa lumière, sa petite perdrix. Il rit plus fort. Ali fume une cigarette en observant sa femme et son fils du coin de l'œil. Il voudrait aussi pouvoir regarder à l'intérieur des corps et apercevoir l'enfant qui naîtra très bientôt et qui arrondit le ventre de Yema, tend le tissu de sa robe et l'oblige à nouer trop bas le pagne rayé sur lequel elle trébuche de temps à autre, en soupirant gentiment comme si le pagne était un enfant qui lui jouait sans cesse le même tour et qu'elle n'arrivait plus à s'en amuser. Ali souhaite que ce soit encore un garçon. Un seul, ce n'est pas assez, ça peut mal tourner, ou pire – c'est tellement fragile. L'homme qui n'a qu'un fils marche sur une jambe. Les femmes de ses frères lui assurent qu'à la forme du ventre, elles peuvent prédire que ce sera une fille. Il sera bientôt fixé, de toutes façons ; le ventre de Yema pèse déjà si lourd qu'elle l'appuie dès qu'elle peut sur la table.

Le petit Omar entre en courant dans la maison.

— Mon oncle, dépêche-toi ! Tout le village doit se rassembler sur la place pour écouter le caïd.

Surpris, Ali écrase précipitamment sa cigarette. Le caïd ne vient pas souvent par ici. Il préfère rester dans sa grande maison, plus bas dans la vallée, et faire se déplacer les autres. Comme la plupart de ses pairs, il contrôle le douar de l'extérieur, se reposant sur les rapports des amins et des gardes champêtres pour prendre le pouls du territoire qu'un fonctionnaire français lui a confié (ou plutôt loué, puisqu'il se dit ici que le caïd a payé cher sa charge de « commissaire rural »). Une note gouvernementale de 1954 rappelle qu'il a pour fonction « d'informer, de surveiller et de prévoir ». Du point de vue des villageois, il aurait plutôt tendance à punir et à voler, toujours par intermédiaires. On le voit peu mais on l'aime encore moins. Et on prétend que lui n'aime personne, seulement l'or et le miel. Ali non plus n'apprécie pas cet homme mais il sait ce qu'il lui doit : jamais il n'aurait pu développer son exploitation si le caïd s'y était opposé. Et jamais celui-ci n'aurait donné son accord s'il ne s'était pas trouvé que sa femme était une lointaine cousine d'Ali. Il l'a laissé racheter des parcelles là-haut, sur la montagne, dans un endroit qui ne l'intéresse pas, parce que la fortune providentielle de cet homme qui fait – vaguement, si vaguement – partie de sa famille lui permettait de contrecarrer les ambitions des Amrouche, trop longtemps sans rivaux sur les sommets oubliés. Désormais, le caïd maintient un équilibre en répartissant faveurs et impôts entre les deux familles, sans avoir besoin de s'infliger une pénible escalade – il n'y a que les Jeep des militaires français qui supportent sans ahaner l'ascension sur la montagne. En échange, Ali lui donne parfois, quand la récolte le permet, un peu plus que ce qui est demandé et Yema prépare pour lui des pâtisseries ruisselantes à chaque grande occasion.

Omar trépigne à la porte. Il a déjà prévenu son père et Djamel (pas l'aîné en premier, note Ali en se disant que le

garçon est décidément mal élevé) et ceux-ci attendent dehors qu'ils se rendent ensemble, lentement, majestueusement, comme le veut leur statut et comme l'exige leur corpulence jusqu'à la place du village.

Ali prend sa canne au pommeau d'ivoire, il n'en a pas besoin mais elle lui donne de la prestance. Il hésite à passer son uniforme militaire pour envoyer au caïd le signe qu'il n'est pas juste un paysan enrichi mais ces derniers temps, il a du mal à fermer la veste sur son ventre et l'héroïsme se perdrait si l'un des boutons venait à sauter.

Les trois frères arrivent sur la place où l'on s'écarte pour leur laisser un accès au premier rang. Ils prennent position d'un côté du cercle, à l'opposé des Amrouche qu'ils saluent d'un hochement de tête pondéré. En face, ceux-ci font de même.

Le caïd ne sort de son véhicule que lorsque tout le monde est rassemblé, comme un acteur qui sur un tournage s'enfermerait dans sa loge jusqu'à ce que l'on n'attende plus que lui. Sa richesse se montre, parfaitement localisée, dans son ventre énorme et rond qu'on dirait postiche sur ce corps que la vieillesse a asséché partout ailleurs et qui l'oblige à se tenir renversé en arrière pour ne pas laisser le poids de sa bedaine le faire ployer vers la terre. Le caïd dispose de nombreux aides et domestiques mais rien ni personne ne peut empêcher que chaque pas soit un combat entre lui et son ventre, et cela le met toujours de mauvaise humeur.

— En tant que caïd de ce village, dit le caïd — ce qui suscite d'emblée les murmures moqueurs ou courroucés des habitants —, il est de mon devoir de vous mettre en garde contre des événements qui se sont produits dans la région et dont vous avez peut-être entendu parler. Mon poste important dans l'administration me permet d'être particulièrement bien informé alors je vous demande d'avoir confiance en moi et en ce que je vais vous dire. Des fermes ont été pillées et brûlées. Des ponts ont été détruits. Ces fermes, elles donnaient du

travail à des fellahs. Ces ponts, ils leur permettaient de se rendre à leur travail. Maintenant il y a des familles dans la pauvreté, qui ne comprennent pas pourquoi et qu'on prétend nourrir avec des tracts. Les hommes qui ont commis ces actions sont des bandits, des repris de justice après lesquels la police court déjà. Dans quelques semaines, quelques mois tout au plus, ils seront arrêtés et jetés en prison où ils finiront leur vie. S'ils croisaient votre chemin, vous ne devez en aucun cas les aider, les nourrir, les cacher. Ils sont dangereux et peuvent vous faire beaucoup de mal. Ces hommes sans honneur tuent des femmes et des enfants. Certains d'entre eux vous raconteront peut-être qu'ils sont des moudjahidines et qu'ils combattent pour l'indépendance de notre pays. Ne les croyez pas. Ils ne connaissent rien à l'Algérie. Ils sont manipulés par les communistes de Russie et par l'Égypte. Ce sont des traîtres prêts à aider des étrangers à entrer chez nous sous prétexte de combattre les Français. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Les communistes seront pires que les Français. Ils prendront le peu que les roumis vous ont laissé parce qu'ils ne croient pas à la propriété. Ils ne croient pas non plus à la religion. Ils voudront vous enlever l'islam. Là-bas, en Russie, ils ont détruit les églises. Ils feront la même chose ici avec les mosquées. Et surtout, je vous le dis, si vous prêtez assistance à ces hors-la-loi, personne ne pourra vous protéger des représailles de l'armée française. Ce village sera un nouveau Sétif...

Le caïd sait, lui aussi, que ce nom est celui d'un ogre terrifiant. Il n'hésite pas à l'utiliser. Et imperceptiblement, les têtes des villageois rentrent dans leurs épaules, les dos se courbent pour laisser passer les fantômes que charrient ces deux syllabes.

— La France vous punira, assène le caïd en frappant du pied sur le sol. Et les bandits qui ont attiré la foudre sur vous se replieront tranquillement dans le maquis où ils sont cachés, comme les criminels qu'ils sont, et ils vous laisseront payer pour eux. En tant que caïd, je me suis engagé en votre nom

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01ELJN000776.N001
Dépôt légal : août 2017